



Le roi Léopold II sur la plage d'Ostende, vers 1905

photo Stadsarchief Oostende.

Gloire du passé et vitalité de la jeunesse

OSTENDE, L'HISTOIRE D'UNE VILLE

47

Flâner le long de la digue d'Ostende, c'est se promener à la fois au bord de la mer et de la ville. C'est se mouvoir en suivant la ligne de l'eau saline, le sable de la plage et la digue, la promenade ou bien le quai où les maisons, les monuments et les appartements racontent l'histoire d'Ostende - mur de l'Atlantique, galeries vénitiennes, Petit Nice, villas Belle Époque, la «Zeeheldenplein» crevettes fraîches - mais où demeurent aussi des âmes d'artistes. C'est se balader dans les histoires où la «reine des plages» devint entre-temps «ville à la mer» et qui disent comment, en marge de la grandeur, de «petits esprits» aussi allaient parfois façonner la rue.

Déjà, avec le premier roi des Belges, Léopold I^{er}, et son épouse Louise-Marie, la ville côtière belge d'Ostende prit des allures royales, mais ce fut surtout Léopold II, «roi des Belges et des Belles», qui, tandis que son épouse Marie-Henriette résidait dans la station thermale de Spa, allait par sa présence déterminer l'atmosphère de la ville. Sur le modèle de stations mondaines de la côte anglaise comme Eastbourne et Brighton, fut établie en quelque sorte une liste des desiderata. On avait besoin d'une résidence d'été, d'une gare, d'une digue, d'un *Casino-Kursaal*, d'un hippodrome, d'une jetée-promenade, d'hôtels de luxe et d'espaces verts.

Ostende se distinguait alors des villages de pêcheurs de moindre importance jalonnant la côte, non seulement par sa position centrale, mais en tant qu'ancienne ville de garnison et, d'une manière éphémère, port d'attache de la Compagnie générale des Indes. En 1841, la Couronne veilla à la mise en service d'une liaison ferroviaire directe Ostende-Bruxelles, quelques années seulement après l'introduction du train sur le continent. Peu après, en 1845, la liaison Trans-Manche devint aisée avec la création d'une ligne nationale de paquebots-malles. Le premier bateau à vapeur à destination de la Belgique fut encore appelé *Le Chemin de fer* (puis, plus tard, *Diamant*) mais le deuxième était le *Ville d'Ostende* (rebaptisé ensuite *Rubis*).

En 1883, le nouveau champ de courses, l'hippodrome *Wellington*, constitua le pôle d'attraction du développement littoral, des plus élitiste au début: le *Projet North* ou l'extension de la ville de pêcheurs vers l'ouest. On ouvrit une ligne de tramway électrique pour Ostende, on édifia un grand hôtel, cœur de la station balnéaire, et on offrit sa place



Kris Martin
Altar, 2014

photo A. Deboosere
© Sies+Höke Galerie, Düsseldorf.

à une architecture de loisirs de style citadin. La ligne de tramway fut réalisée par la Compagnie du tramway électrique d'Ostende-Littoral et entra en service en 1897. Le *Royal Palace Hotel* fut construit par une filiale de la Compagnie internationale des Wagons-Lits, à l'intention exclusive de sa riche clientèle. Le bâtiment détermina l'image de la digue de mer par sa façade majestueuse, éclectique, la longue galerie vitrée et la porte d'entrée monumentale. L'hôtel ne connut jamais vraiment le succès, mais aux alentours de 1900 c'était bien *the place to be*, quand le shah de Perse Mozzafarad-Din, accompagné de sa suite, louait un étage complet, trois étés successifs. Jouxant cet hôtel de luxe, les terrains à l'entour des Chalets royaux furent aménagés à partir de 1900 en véritable promenade et occupés par les Galeries vénitienne et les Galeries royales. À ce qu'il paraît, un tunnel fut même creusé jusqu'à la rue de Paris, où habitait Blanche Delacroix, alias la baronne de Vaughan, l'une des maîtresses de Léopold II (et de plus de cinquante ans sa cadette).

«Un public huîtreux»

À la fin du XIX^e siècle, Léopold II réalisa sa politique d'urbanisation volontariste. Après l'incendie de l'église Saint-Pierre, on édifia la monumentale église Saints-Pierre-et-Paul. Dans le centre de la ville furent bâties les Écuries norvégiennes et, sur la mer, une impressionnante jetée fit son apparition. C'est la période durant laquelle les peintres James Ensor¹ et Léon Spilliaert², plus jeune de vingt ans, quoique très attachés à Ostende, pouvaient, en même temps, être amers et solitaires. Un Cercle des Beaux-Arts et un certain nombre de salons d'été furent créés, et on institua aussi un Bal du Rat mort, point d'orgue du carnaval ostendais. Pourtant, Ensor écrivait en 1895: «Les Ostendais, public huîtreux, ne bougent pas, ils ne veulent pas voir la peinture». Toutefois, en 1930, alors qu'il avait déjà 70 ans, il célébra la louange de sa ville natale lors de l'inauguration de son buste.

Entre-temps on avait développé la digue de mer pour en faire un lieu touristique, avec quantité de villas et d'hôtels comme le *Belle Vue*, le *New Grand Hotel* ou le *Termi-*



L'entrée du *Royal Palace Hotel* et celle de l'hippodrome

carte postale.

nus. Ils constituèrent le décor des hallucinantes visions de Spilliaert, que l'écrivain occultiste et alchimiste François Jollivet-Castelot décrit ainsi en 1909: «Qu'il peigne une marine, c'est devant soi, l'océan sans fin, les vagues mystérieuses, la plage monotone et le ciel qui se marie à l'onde, dans le lointain; qu'il représente la digue, le quai, c'est l'éloignement de la ligne qui se perd dans le vide, et c'est le vide lui-même sous la masse du ciment; qu'il interprète un paysage, c'est l'immense ciel nuageux, la route interminable. Point de limitation, de bornes, ni d'arrêts prématurés. Les horizons fuient avec l'espace, il faut s'enfoncer, se perdre dans la vision, rêver et respirer à pleines pensées et à pleines aspirations».

Durant l'entre-deux-guerres, Ostende fut aussi la scène de poètes comme Karel Van De Woestijne, de photographes comme les frères Antony, de cinéastes comme Henri Storck, de peintres comme Constant Permeke, Jan De Clercq, Gust De Smet, Jan Bruselmans, Félix Labisse et tant d'autres. Y séjournèrent aussi de nombreux artistes et critiques d'art étrangers comme Max Beckmann, James Joyce, Stefan Zweig et Joseph Roth, souvent rejetés en exil dans cette ville côtière où la vie, de toute façon, était moins chère qu'à Paris ou à Bruxelles.

De nouveaux hôtels furent encore construits, comme le *Palais des Thermes*, dont la vocation exclusive d'hôtel de luxe doté d'un institut thermal s'avéra bien vite dépassée par l'avènement du tourisme de masse. Avec le temps, les clients ne venaient plus seulement pour leur santé (et les bouteilles d'eau minérale alcaline), mais pour le soleil et la détente. De ce fait, l'exploitation de l'hôtel périlait. Il fut fermé quand éclata la Seconde Guerre mondiale. Peu à peu, il a aujourd'hui retrouvé sa place, grâce à une substantielle restauration et à la perspective sur l'*Altar* de l'artiste conceptuel Kris Martin³. L'œuvre, haute de six mètres sur cinq de large, a été installée ici en 2014 et fait référence à l'emblématique *Agneau mystique* des frères Van Eyck⁴. D'un côté, elle offre une fenêtre sur la mer, et de l'autre, on voit l'arrière-pays et le jeu de lignes symétriques de l'hôtel.



Le Casino-Kursaal vers 1905

photo Stadsarchief Oostende.

Pendant la Seconde Guerre mondiale apparurent les blockhaus et un mur fut érigé entre les nombreuses villas, partie du mur de l'Atlantique. De lourds dommages furent infligés par la guerre au *Royal Palace Hotel* et aux Chalets royaux. Après l'armistice, le *Royal Palace Hotel* fut démolit et, sur son emplacement, on éleva un grand immeuble d'appartements. À une allure record, des immeubles d'habitation remplacèrent à partir des années 1950 les villas et les hôtels Belle Époque, qu'on ne restaura plus après la guerre. Dans les années 1960, la tendance se tourna vers l'urbanisme vertical. Les Chalets royaux furent remplacés en 1955 par une Villa royale. Mais la famille royale venait moins souvent à Ostende qu'autrefois. La villa fut un moment convertie en hôtel quatre étoiles et restaurant gastronomique, et le jardin transformé en parc public. En 2016, la Villa royale devient un centre de santé où des personnes souffrant de maladies respiratoires chroniques peuvent suivre des soins de revalidation.

La famille royale a délaissé Ostende, mais les traces de sa présence sont encore visibles çà et là. Depuis 1931 une statue équestre de Léopold II en bronze se trouve sur la promenade maritime. Sur deux côtés, un groupe de personnes semble honorer le roi. Sur l'un, ce sont les Congolais qui le remercient de les avoir délivrés de l'esclavage arabe. Sur l'autre, la population des pêcheurs ostendais lui rend hommage, parce qu'il a fait de leur localité un lieu grandiose.

En 2004, le groupe d'action *De Stoete Ostendenoare* (Les Téméraires d'Ostende) décida de donner aux promeneurs de la digue une autre lecture de l'histoire coloniale que celle de la «reconnaissance» et de la «délivrance». Avec une petite scie à métaux pour tout équipement, il leur a fallu des heures de travail cette nuit-là pour scier la main gauche de l'un des personnages africains, et solliciter ainsi l'attention sur la réalité historique de l'exploitation par la violence.

Légèrement au sud demeure l'esprit d'un autre membre excentrique de la famille royale: le prince-régent Charles qui, du 21 septembre 1944 au 20 juillet 1950, remplaça Léopold III, dans «l'impossibilité de régner». Pendant cette période mouvementée pour



Ostende aujourd'hui. Au premier plan le nouveau *Casino-Kursaal* de Léon Stynen.

la monarchie, le prince-régent préférait s'adonner à la peinture sous son nom d'artiste: Karel van Vlaanderen (Charles de Flandre). En 1944, le journal *De Zeevacht* le qualifia de «grand ami d'Ostende où, l'hiver comme l'été, il passait bien des semaines et des mois (...). Par beau temps, il était en route dès le petit matin, vers son petit domaine de Raversijde. Il plantait, replantait, transplantait et c'était un plaisir; il installait aussi des tentes et des baraques et trimait là, tout comme un ouvrier».

Un «monument» n'existe plus dans son aspect d'origine: c'est la *Casino-Kursaal*, édifié sur la digue en 1878 et détruit pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce fut longtemps le lieu mondain par excellence, avec un intérieur féerique de marbre, de bois de chêne, de granit et de mosaïque, comme dans une coupole byzantine. C'était un endroit où l'on voulait être vu, et on n'y trouvait pas seulement des salles de jeu mais aussi une salle des fêtes et de concerts, des salles de lecture, de correspondance et d'expositions. Dans les années 1950, un nouveau *Casino-Kursaal* moderniste fut conçu par Léon Stynen, aux vastes façades courbes vitrées, côté mer. L'art y avait sa place (entre autres les fresques de Paul Delvaux) et on mit en œuvre des matériaux d'avant-garde comme l'aluminium et le béton armé. Le projet initial fut cependant plusieurs fois remanié durant la construction, à l'agacement de Stynen. On parvint au résultat après bien des compromis. Le bâtiment aux allures de blockhaus veut être un «monument commémoratif d'un temps passé de violence et de dévastation». C'était aussi l'endroit où fut présenté le personnage féminin en bronze *De Zee* (La Mer), de George Grard. Les Ostendais surnommèrent cette baigneuse *Dikke Mathilde* (la Grosse Mathilde). En 1964 elle fut installée dans un espace vert, dans un lieu discret. Hugo Claus, qui habitait à Ostende à l'époque de ce déménagement, lui consacra un poème.

Les statues parlent

À Ostende on éclate de rire régulièrement pour ne pas fondre en larmes, comme l'ont remarqué les auteurs Erik De Kuyper et Charlotte Mutsaers. Il est surprenant que sur



James Ensor

Le Boulevard Van Iseghem à Ostende, eau-forte, 13,2 x 9,3, 1889, Bibliothèque royale Albert 1^{er}, Bruxelles

© SABAM Belgique 2016.

la digue un espace soit accordé à un club service local pour enjoliver le paysage urbain avec des *Dansende golven* (Vagues dansantes), à un spécialiste du marketing pour colorer la place *Zeeheldenplein* en rouge avec des *Rock Strangers*, ou encore à une marque comme BASE pour y faire de la publicité. Comme si l'atmosphère du Petit Nice – où, les jours ensoleillés, il faut se battre pour une petite place à l'abri du vent – faisait oublier qu'il pourrait en être autrement. Comme si le bon air marin nous faisait oublier que l'identité d'une ville pourrait être déterminée avec un regard visionnaire. Longue est la chronique visuelle des œuvres qui se sont retrouvées un jour dans la ville, mais Ostende aurait effectivement pu offrir un aspect plus élégant, au moins si on les avait laissées en place. *De astronaut die de zee dirigeert* (L'astronaute qui dirige la mer) de Jan Fabre aurait pu, peut-être, dompter aussi la ville; la chambre de bronze *Ik*, *James Ensor* (Moi, James Ensor) de l'artiste roumain Daniel Spoerri aurait pu être de nouveau un pôle d'attraction pour la maison Ensor et *Maman*, la statue d'araignée enceinte que Louise Bourgeois avait installée au-dessus de la tombe d'Ensor, aurait bien pu rester.

Mais il est permis de rêver, et dans la ville se trouvent aussi pas mal d'installations qui suscitent admiration et étonnement. Sur la digue sont gravés des mots de Fernando Pessoa, et une plaque évoque le bref séjour de Marvin Gaye dans l'Ostende des années 1980. Près du *Vissermarkt* se trouve une statue, tape-à-l'œil il est vrai, de la «reine de la chanson de pêcheurs», Lucy Loes. Parcs de sculptures, promenades des arts, les idées ne manquent pas pour accueillir l'art le long des rues et de la plage, mais la plus éton-

nante est l'œuvre de Leo Copers⁵ dans le *Leopoldpark*. Dans le lac, près du jet d'eau, quatre têtes de statues de bronze semblent flotter, qui symbolisent la Jurisprudence, l'Éloquence, la Justice et l'Histoire. Ces activités humaines s'exercent-elles repliées sur elles-mêmes ou se veulent-elles complémentaires? Sont-elles en contact avec leur environnement? L'eau leur arrive à hauteur des lèvres et elles regardent chacune dans une direction différente. Elles offrent mystère et poésie au passant.

En attendant, la population de la ville vieillit et pas mal de retraités de l'intérieur du pays viennent également couler leurs vieux jours à Ostende. Grâce à quantité d'initiatives séduisantes, la ville reste néanmoins un pôle d'attraction pour tous les âges: des festivals annuels de théâtre et de cinéma, un centre culturel intéressant, un grand musée d'art moderne, une série de peintures murales et différentes initiatives visant à la promotion de l'art contemporain. Il faut mentionner aussi la piste cyclable *Het groen lint* (Le Ruban vert), le *Maria Hendrikapark* (le *Bosje* ou «Bosquet») et le *Leopoldpark* (le *Hof* ou «Jardin»). Quand on se balade en ces lieux ou le long de la digue, de la promenade et du quai, l'esprit vagabonde vers ce qui était, ce qui est et ce qui pourrait être. Les statues parlent, souvent toutes à la fois et en désordre. Ostende est un dédale de rues et de places. Avec vue sur une mer envoûtante, contre laquelle personne ne peut rien, nul artiste, nul pêcheur, nul (nouvel) Ostendais «échoué» là. La mer borde deux côtés du triangle formé par la ville, comme on le voit clairement sur un plan. Le chenal avec sa foule de petits bateaux, que le navire à voiles *Mercator* vient d'emprunter pour sortir, coupe encore une fois la ville en deux. Des ponts assurent cependant la jonction aisée entre les deux rives. La ville bouillonne et tempête, se repose et rêvasse, jure et rêve dans son angle droit. Elle concilie avec appétit gloire du passé et vitalité de la jeunesse, dans le murmure du flux et du reflux.

Els Wuyts

Critique d'art.

wuyts.els@gmail.com

Traduit du néerlandais par Marcel Harmignies.

Notes

- 1 Voir *Septentrion*, XXXVIII, n° 3, 2009, pp. 3-7.
- 2 Voir *Septentrion*, XXXVI, n° 1, 2007, pp. 37-46.
- 3 Voir *Septentrion*, XLII, n° 1, 2013, pp. 21-25.
- 4 Voir *Septentrion*, XLIV, n° 3, 2015, pp. 69-71.
- 5 Voir *Septentrion*, XLI, n° 4, 2012, pp. 70-71.